

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 2 (1976)

Heft: 2

Artikel: Problèmes de conceptualisation en sociologie

Autor: Coenen-Huther, Jacques

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-815159>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PROBLEMES DE CONCEPTUALISATION EN SOCIOLOGIE

(Probleme der Begriffsbildung
im Bereich der Soziologie)

Jacques Coenen-Huther

RESUME

Toute tentative d'unification terminologique s'est toujours heurtée en sociologie à des résistances insurmontables. La variété des définitions n'est le fruit ni de l'individualisme des chercheurs ni d'un manque de discipline intellectuelle. Elle reflète l'extrême diversité des modes de conceptualisation. Comme la variété des approches théoriques et des choix méthodologiques, la diversité des modes de conceptualisation peut être considérée comme une conséquence de la relative jeunesse de la sociologie ou comme le résultat d'une caractéristique inhérente à la discipline. Elle est considérée ici comme inhérente à la sociologie en raison de la diversité des problèmes et objets de celle-ci.

Le divers modes de conceptualisation sont à mettre en rapport avec des présuppositions théoriques et épistémologiques. Cependant, de même qu'une théorie de portée moyenne (middle-range theory) n'est pas nécessairement dérivée logiquement d'une théorie générale des systèmes sociaux, de même l'usage d'un concept ou d'une série de concepts n'est pas nécessairement le fruit d'une démarche théorique clairement formulée, même s'il s'avère après coup logiquement en accord avec une telle démarche.

On propose ici d'effectuer les choix conceptuels nécessaires sur la base d'exigences liées aux fonctions qui peuvent être assignées à la conceptualisation.

ZUSAMMENFASSUNG

Jeder Versuch terminologische Uebereinstimmungen zu erreichen ist im Bereich der Soziologie immer auf nicht zu überwindende Widerstände gestossen. Die Vielfalt der Definitionen ist weder die Frucht des Individualismus der Forscher noch die eines Mangels an intellektueller Disziplin. Sie wiederspiegelt die extreme Verschiedenheit in der Art der Begriffsbildung. Ebenso wie die Vielfalt der theoretischen Ansätze und der methodologischen Entscheidungen kann die

Verschiedenheit in der Art der Begriffsbildung entweder als eine Konsequenz der relativen Jugend der Soziologie oder als das Ergebnis einer diesem Fach immanenten Charakteristik betrachtet werden. Hier wird diese Vielfalt wegen der Mannigfaltigkeit der Probleme und Objekte dieser Disziplin als eine der Soziologie immanente Charakteristik betrachtet.

Die verschiedenen Arten in der Begriffsbildung sollen zu den theoretischen und epistemologischen Voraussetzungen in Beziehung gebracht werden. Es ist aber zu berücksichtigen, dass ebenso wie eine Theorie der mittleren Reichweite ("middle range theory") nicht notwendigerweise logisch von einer allgemeinen Theorie des sozialen Systems abgeleitet werden kann, die Verwendung eines Begriffs, oder einer Reihe von Begriffen, nicht notwendigerweise die Frucht eines klar formulierten theoretischen Ansatzes ist - auch wenn sich im Nachhinein die Verwendung eines Begriffes in logischer Uebereinstimmung mit einem solchen Ansatz zeigen sollte.

Es wird hier vorgeschlagen, die notwendigen konzeptuellen Entscheidungen auf der Basis jener Erfordernisse vorzunehmen, die mit den möglichen Funktionen der Begriffsbildung verbunden sind.

Le langage des sociologues est une source de railleries qui ne semble pas près de tarir. Selon une plaisanterie facile, chaque sociologue - avant de se mettre au travail - fait la critique de toutes les définitions possibles de l'objet de son étude ... et en ajoute une de plus. La plaisanterie n'est pas sans fondement, reconnaissons-le. Il est trop commode cependant de ne voir dans la variété des définitions que narcissisme intellectuel, individualisme ou pédanterie. Bien sûr, chacun d'entre nous est tenté, à l'occasion, de donner dans le commentaire sarcastique: la littérature sociologique en offre maint exemple. Il faut bien voir toutefois que la confusion du langage ne fait souvent que refléter l'extrême diversité des modes de conceptualisation en sociologie. Celle-ci est à son tour liée à la variété des approches théoriques et des choix méthodologiques. Il en va donc de la diversité des modes de conceptualisation comme de la variété des approches théoriques et des choix méthodologiques: on peut y voir une conséquence de la relative jeunesse de la sociologie ou une caractéristique inhérente à la discipline.

Il apparaît de plus en plus clairement cependant que la diversité de la sociologie ne provient pas seulement d'un

état de relative immaturité, mais surtout de la diversité de ses objets. Comme le fait observer Boudon, "la diversité est sans doute plus grande encore aujourd'hui qu'elle ne l'était à l'époque durkheimienne, sans que cet état de choses résulte seulement de l'accroissement quantitatif des recherches sociologiques" (1969, p. 124). A l'encontre d'autres sciences sociales, la sociologie semble moins que jamais en mesure de s'organiser autour d'un petit nombre de paradigmes dont l'acceptation soit suffisamment généralisée pour fournir un cadre intellectuel commun. Il y a de bonnes raisons de penser que l'organisation d'une discipline autour d'un nombre réduit de paradigmes directeurs ne puisse être que le résultat d'un processus de fragmentation et d'autonomisation tel qu'on a pu l'observer en économie ou en linguistique (Boudon, 1971, pp. 25 e.s.). Toute unification théorique ou méthodologique ne pourrait se faire, semble-t-il, qu'au prix d'une limitation importante de ce qui est considéré actuellement comme le champ de la sociologie. Ainsi en est-il aussi, vraisemblablement, de tout effort d'unification terminologique.

Mais, s'exclamera le profane, ne peut-on au moins se mettre d'accord sur ce dont on parle? Dans sa naïveté, la question implique déjà un choix épistémologique implicite. Elle attribue à la conceptualisation un caractère purement subordonné, par rapport à la recherche empirique et à l'élaboration théorique. En fait, la conceptualisation sélectionne et ordonne: elle est rien moins que neutre dans le processus dialectique qui s'établit entre recherche et théorie.

Bien sûr, tous les concepts n'ont pas le même statut par rapport à l'activité scientifique: tous non plus ne lui possètent pas les mêmes problèmes. Une première distinction s'impose ici entre ce que l'on conviendra d'appeler concept descriptifs et concept théoriques (Boesjes-Hommes, 1974). Age, sexe, profession, nationalité, sont des exemples de concepts descriptifs. Ils permettent d'opérer des regroupements d'individus, de groupes ou d'organisations. Leur niveau d'abstraction est relativement bas. Leur signification repose sur l'usage courant - même si leur usage à des fins scientifiques impose des exigences de précision plus élevée - et leurs définitions sont de caractère purement nominal; elles reposent sur des conventions d'ordre linguistique et non sur des hypothèses: à partir du moment où il y a accord sur le sens des mots employés, leur acceptation n'a pas pour conséquence qu'il faille se prononcer sur le caractère vrai ou faux d'une proposition (Zetterberg, 1965, p. 40). Ce sont ces concepts qui se prêtent le mieux aux essais d'unification terminologique. C'est au stade de leur opérationnalisation que naissent les problèmes. C'est à ce stade en effet que subrepticement s'introduisent les hypothèses implicites. Qu'il s'agisse d'une variable

continue ou discontinue, le découpage en classes n'est pas sans implication théorique: que l'on songe par exemple à la profession et aux incidences de tel ou tel regroupement quant à la théorie de la stratification sociale.

Ce sont cependant les concepts théoriques qui sont les plus rebelles à tout effort de standardisation. Ils sont utilisés pour expliquer, ou à tout le moins pour interpréter, la réalité sociale. Intégration, distance sociale, pouvoir, prestige, bureaucratisation, etc... en sont des exemples. Leur niveau d'abstraction est plus élevé. Leur opérationnalisation pose généralement des problèmes plus compliqués que celle des concepts descriptifs. Ceci tient non seulement à leur niveau d'abstraction, mais au fait que leur signification dérive d'une théorie plus ou moins élaborée dont ces concepts sont des éléments. Comme ces concepts peuvent logiquement s'insérer dans plusieurs schémas interprétatifs différents, plusieurs définitions peuvent en être proposées. Un accord sur une définition dans un tel cas représente davantage qu'une convention d'ordre linguistique: il implique un accord au moins implicite sur une ou plusieurs propositions théoriques. Ces concepts étant élaborés et utilisés pour présenter une explication ou une interprétation d'un segment de la réalité sociale, ils servent en fait à identifier un facteur - ou un complexe de facteurs - à qui on attribue par présupposition une influence sur les faits étudiés. A mesure que progresse l'élaboration théorique, l'image qu'on se fait de la réalité évolue. Ceci conduit à une redéfinition des concepts de départ. Il n'est pas rare que l'élaboration théorique progresse dans des directions différentes et aboutisse à des redéfinitions concurrentes. Une certaine instabilité de signification constitue ainsi une caractéristique intrinsèque des concepts théoriques (Boesjes-Hommes, 1974, p. 99). Cette instabilité de signification est liée à leur caractère hypothétique.

A ce stade, il convient d'introduire une nouvelle distinction parmi les concepts théoriques: la distinction entre concept empiriques et concept hypothétiques (De Groot, 1961, pp. 67 e.s.). La différence est une différence de degré: elle tient au niveau d'abstraction ou - en d'autres termes - au nombre d'étapes intellectuelles nécessaires pour passer du concept à la réalité empirique et vice-versa. Le concept empirique est extrait de la réalité empirique par abstraction directe. Son contenu conceptuel est plus ou moins couvert par la variable qui opérationnalise, même si plusieurs modes d'opérationnalisation sont en compétition; l'enjeu n'est que l'accent à mettre sur telle ou telle dimension du concept. Le concept hypothétique en revanche presuppose l'existence d'un substrat - objet, instance, mécanisme, processus - qui échappe à

l'observation directe. Par rapport au contenu conceptuel de variables dont les valeurs peuvent être établies empiriquement, le concept hypothétique présente un surplus de signification (Reichenbach, 1938; De Groot, 1961) qui échappe au contrôle de la recherche empirique. La traduction en variables implique ici une perte de contenu conceptuel. Le surplus de signification peut en fin de compte perdre son caractère problématique. Mais l'émergence progressive d'un consensus n'est pas ici le fait des progrès de la recherche empirique. Elle est le fait de l'acceptation de points de vue nouveaux par le "forum" que constitue la communauté internationale des hommes de science (De Groot, 1961, p. 28). Il s'agit en effet le plus souvent d'une notion-clé qui joue un rôle essentiel dans le développement théorique: par exemple, la notion de libido en psychanalyse ou celle de force sociale en sociologie (Janne, 1968). On admet de plus en plus fréquemment que les changements marquants dans une discipline scientifique ne dérivent pas tellement de l'invention de nouvelles techniques de recherche, mais plutôt de nouvelles manières de considérer les données déjà disponibles (Gouldner, 1972, p. 34). Notons-le en passant: cette interprétation de l'émergence d'un consensus en matière de conceptualisation remet en question la séquence classique recherche-théorie-recherche comme schéma général de l'explication du progrès scientifique. Elle assigne à ce schéma une valeur plus normative que descriptive. Ceci implique une conception nouvelle - sociologique - de l'objectivité qui n'exige plus que le monde soit traité "de l'extérieur" (Gouldner, 1974; Janne, 1975, p. 8).

C'est aux concepts théoriques - et plus particulièrement aux concepts hypothétiques - qu'ont trait les observations formulées par Herbert Blumer (1974). Celui-ci assigne au concept trois fonctions: 1) il introduit un nouveau point de vue; 2) il constitue un instrument de travail; 3) il permet le raisonnement déductif qui anticipe sur l'expérience nouvelle. Ceci mérite plus ample examen. Le concept introduit un nouveau point de vue. Qu'est-ce à dire? L'apparition d'un nouveau concept résulte d'une impuissance de l'observation à comprendre certains phénomènes. Que l'on songe à l'introduction du concept de microbe en médecine ou à l'introduction du concept de mouvement en physique. Dans les deux cas, il s'agit de l'introduction d'un élément nouveau qui ré-oriente l'observation et permet, après coup, de comprendre une série de faits qui avaient été observés, mais pour lesquels aucune interprétation adéquate n'avait pu être formulée. Ces exemples suggèrent l'existence d'un champ de tension entre l'observation et la pensée créatrice. Le concept est, dans de tels cas, bien davantage qu'un moyen de verbaliser l'observation effectuée. Il est un élément autonome dans le processus de développe-

ment scientifique. Ceci, on le comprendra aisément, s'oppose à un certain opérationnalisme qui n'accorde le statut scientifique qu'aux concepts directement traduisibles en variables. Mais nous y reviendrons.

Le concept constitue un instrument de travail. Ceci peut apparaître comme un lieu commun. En fait, cette formule n'est pas sans implication du point de vue théorique et méthodologique. Si on accepte de considérer - au moins dans certains cas - la conceptualisation comme un substitut à l'observation bloquée, le concept est l'instrument qui permet de débloquer une activité et en rend une autre possible. "Comme n'importe quel outil, il peut au début être grossier et n'être pas très systématiquement utilisé; plus tard, comme tout outil bien au point, il peut être perfectionné et son utilisation peut être standardisée" (Blumer, 1974, p. 128). Ceci nous renvoie à l'instabilité de signification évoquée plus haut. Dans un premier stade, le concept revêt un caractère hypothétique très prononcé: il ne représente qu'une première approche, prometteuse de développements nouveaux. A mesure que l'analyse avance, le concept s'affine, ses conditions d'utilisation s'expliquent, ce qui subsiste d'hypothétique se précise et se localise. Ceci s'accompagne de redéfinitions successives qui semblent difficilement évitables. La notion de concept en tant qu'instrument de travail a également une autre conséquence pour ce qui est du mode de conceptualisation. Elle suggère que l'élaboration conceptuelle ne doit pas être soumise à des règles rigides et immuables, mais qu'elle doit répondre avant tout à des impératifs d'efficacité, en fonction des circonstances. Ainsi, selon les cas, on pourra préférer un mode de conceptualisation par le contenu ou un mode de conceptualisation par le contexte. Ces deux procédés, comme je l'ai signalé ailleurs (Coenen, 1970), correspondent à ce que Boudon (1968) - s'inspirant du vocabulaire du structuralisme linguistique - appelle définitions paradigmatisques et définitions syntagmatiques. L'exemple classique à cet égard est celui que Boudon emprunte à la phonologie: l'exemple du son qui est transcrit en français par la lettre r. Si l'on cherche de manière inductive à exprimer les caractéristiques communes aux réalisations possibles du son r, on se heurte à des obstacles insurmontables. En effet, sa prononciation varie considérablement d'un individu à l'autre et d'un contexte à l'autre. Pourtant chacun est bien conscient que ce son a une identité propre. Le remède que la phonologie structurale propose aux difficultés de la phonétique classique est de définir les phonèmes par leurs relations avec les contextes dans lesquels ils apparaissent (c'est-à-dire de manière syntagmatique) et non par leurs propriétés intrinsèques ou par leur contenu (c'est-à-dire de manière paradigmatique). Lévi-Strauss (1958) et Boudon (1968) ont mon-

tré que les définitions par le contexte peuvent rendre des services en d'autres domaines qu'en linguistique. L'expérience de ces dernières années montre en revanche qu'on ne gagne rien à s'obstiner à vouloir privilégier en toutes circonstances la conceptualisation par le contenu. Les échecs répétés de toutes les tentatives de définition paradigmatische de la culture comme objet de la politique culturelle en témoignent. En témoigne également l'impuissance à présenter une définition acceptable du concept anglo-saxon de "social welfare".

Par la voie du raisonnement déductif, le concept permet d'anticiper sur l'expérience nouvelle. Une fois élaboré - même sommairement - il n'offre pas seulement un point de vue neuf sur des faits déjà observés: il suggère également une nouvelle direction de pensée. Celle-ci fait surgir des problèmes autres que ceux qui ont conduit à l'élaboration du concept et pour la solution desquels il a un caractère instrumental. Elle permet d'anticiper sur la recherche empirique. L'exemple le plus frappant de cette potentialité d'un appareil conceptuel est celui du système numérique (Blumer, 1974, p. 129). Issu de la pratique et développé d'abord en fonction de préoccupations utilitaires, il a conduit aux plus hauts niveaux d'abstraction, de manière non plus empirique, mais purement déductive. Et ce sont les formules obtenues de manière logico-déductive qui précèdent à présent - parfois de plusieurs dizaines d'années - la vérification expérimentale.

Tout ce qui précède suggère une étape de conceptualisation qui n'est subordonnée dans l'activité scientifique ni à la recherche empirique ni à l'élaboration théorique. Elle exerce son influence propre, même au niveau élémentaire de l'opéralisation de certains concepts descriptifs. Certains exemples, volontairement empruntés aux sciences de la nature, indiquent qu'il ne s'agit pas d'une situation propre à la sociologie. A certaines étapes du développement scientifique, c'est la conceptualisation qui joue le rôle moteur. Vouloir lui dénier ce rôle (ce que fait explicitement ou implicitement l'opéralisation) ce n'est pas se référer au modèle des sciences de la nature: c'est se référer à une image fausse des sciences de la nature.

A l'encontre du statut de la conceptualisation en sociologie - qui n'est pas fondamentalement différent du statut de la conceptualisation dans d'autres sciences - les possibilités d'harmoniser les modes de conceptualisation doivent être examinés en sociologie, dans un contexte particulier. Ce contexte c'est celui d'une discipline qui ne peut s'articuler autour d'un nombre réduit de paradigmes communément acceptés. En fait, surestimer les possibilités d'unification terminologique en sociologie, c'est sous-es-

timé les obstacles nés de la variété des paradigmes. Thomas Kuhn considère à cet égard que "l'acceptation d'un nouveau paradigme nécessite souvent la redéfinition de la science correspondante" (1962, p. 10). Faute d'une telle redéfinition - suggérée aussi en quelque sorte par Boudon (1971) sous forme d'autonomisation des sociologies spéciales - la diversité des procédés de conceptualisation restera vraisemblablement un fait en dépit des exhortations périodiques à l'unification de la terminologie.

La mise en rapport des problèmes de conceptualisation avec l'existence de paradigmes tels qu'ils sont définis par Kuhn (1962), implique que l'adhésion à une école scientifique postule l'acceptation d'un complexe de méthodes, de concepts, de propositions théoriques, de postulats épistémologiques inextricablement liés. Les divers modes de conceptualisation sont donc à mettre en rapport avec des présuppositions théoriques et épistémologiques. En fait, la distinction entre concept et théorie n'est pas toujours claire. Boesjes-Hommes (1974, p. 85) fournit l'exemple d'une proposition théorique où chaque élément constitue en soi une théorie. Il s'agit de l'hypothèse d'une relation (peut-être de nature causale) entre l'apathie politique et l'extrémisme politique. Pour pouvoir vérifier une telle proposition, il faut introduire la présupposition qu'il existe dans la réalité quelque chose que nous pouvons nommer "apathie politique" et quelque chose que nous pouvons nommer "extrémisme politique". Pour définir chacun de ces concepts théoriques, nous sommes amenés à introduire une nouvelle théorie concernant les relations entre divers éléments de la réalité qui - pris ensemble - constitueront ce que nous appellerons "apathie politique" et "extrémisme politique". Dans le cas de l'apathie politique, il s'agira par exemple d'une relation entre manque d'intérêt pour la politique, faible participation politique et manque d'information concernant la vie politique. Nous nous trouvons donc confrontés avec des propositions théoriques à plusieurs niveaux. L'auteur de l'exemple mentionné ici propose d'appeler théorie du premier ordre la théorie qu'on vise à vérifier au départ et théories du deuxième ordre les théories qu'on est amené à construire pour définir les concepts impliqués dans la théorie du premier ordre (Boesjes-Hommes, 1974, p. 86). Il est clair qu'on peut aussi bien dans ce cas imaginer une théorie du troisième ordre sous-jacente au concept de participation.

Cet exemple montre que la définition de concepts théoriques se fait sur base d'une théorie qui n'est pas - ou pas nécessairement - la théorie qui constitue l'objet de la recherche. Demander à des chercheurs de se mettre d'accord sur des concepts, c'est donc leur demander bien davantage que de s'accorder sur le sens des mots: c'est leur demander

de se mettre d'accord sur des théories. On conçoit que cela ne soit pas de nature à faciliter la tâche des amateurs de dictionnaires sociologiques.

Concepts théoriques et théories constituent un échafaudage de propositions théoriques à plusieurs niveaux. De même qu'une théorie de portée moyenne (*middle-range theory*) n'est pas nécessairement dérivée logiquement d'une théorie générale des systèmes sociaux (Merton, 1967, p. 41) de même l'usage d'un concept ou d'une série de concepts n'est pas toujours le fruit d'une démarche théorique clairement formulée, même s'il s'avère après coup logiquement en accord avec une telle démarche.

Les concepts peuvent d'ailleurs être utilisés dans le cadre de la théorie dont ils sont partie intégrante ou au contraire de manière "atomistique" (Boesjes-Hommes, 1974, p. 97). Il ne faudrait pas sous-estimer la portée explicative de l'usage "atomistique" d'un concept. Ainsi, on peut se servir d'une ou de plusieurs des "pattern variables" de Talcott Parsons (1951) en vue d'ébaucher une théorie de portée moyenne qui ne soit pas dérivée logiquement de la théorie générale dans laquelle ces "pattern variables" sont insérées. Même s'il ne s'agit pas de construire une théorie de portée moyenne, l'application de concepts théoriques comme ceux de Parsons à une catégorie de faits, conduit souvent à une meilleure compréhension de certains processus; elle leur fournit un nouvel éclairage. Certes, Gouldner (1972, p. 84) a raison de le rappeler: "si on observe ce que les sociologues font, plutôt que ce qu'ils disent qu'ils font, on constate qu'une grande partie de leur activité consiste à formuler, illustrer et présenter une série ordonnée de concepts plutôt que des lois ou des propositions vérifiées empiriquement concernant les relations entre les faits". Mais il n'a peut-être pas raison d'en conclure que la plupart des sociologues sont en train de "constituer des univers sociaux plutôt que de tout simplement les étudier". La taxonomie sociologique n'est pas toujours futile; elle va souvent au delà de "l'étiquetage" mentionné par Blumer (1974, p. 131). Comme l'observe Zetterberg (1965), il faut pouvoir faire la différence entre le "diagnostic" sociologique et l'explication. Le "diagnostic" a toutefois une portée interprétative qui n'est pas sans conséquence pour l'élaboration théorique.

Le lecteur l'aura compris: la conception qui émerge des considérations qui précèdent est celle d'une activité de conceptualisation relativement autonome, dont l'apport interprétatif n'est pas négligeable. Conceptualiser, c'est déjà introduire un certain ordre intellectuel dans les faits qu'on se propose d'étudier, avant même qu'ait débuté la récolte de données empiriques ou l'élaboration de pro-

positions théoriques. Par contre, les obstacles à l'harmonisation des modes de conceptualisation ont des racines profondes et tendent à renforcer les craintes que l'on peut nourrir à l'égard du caractère cumulatif de la connaissance sociologique. Avoir conscience simultanément de l'importance de la conceptualisation et des raisons profondes de la diversité des modes de conceptualisation, peut conduire à deux attitudes opposées que l'on peut qualifier d'impérialiste et de paroissiale. L'attitude impérialiste consiste à vouloir imposer envers et contre tout l'appareil conceptuel d'un système de pensée (marxiste, gurvitchien, parsonien, etc.). L'histoire récente de la sociologie est celle de l'échec de tout système englobant à s'imposer comme paradigme directeur.

Les utopies unificatrices (Boudon, 1969, p. 126) sombrent dans les querelles d'écoles, les hérésies, les excommunications (Janne, 1975, p. 9). L'attitude paroissiale, c'est le repli sur sa propre "paroisse", dans une attitude de résignation. C'est savoir qu'"ailleurs" d'autres sociologues sont à l'œuvre avec d'autres outils conceptuels et d'autres modes de conceptualisation, mais se résigner à ne pas engager le dialogue entre eux, faute d'un langage commun.

Entre ces deux extrêmes, je voudrais suggérer une attitude que je n'hésiterai pas à qualifier d'éclectique, qui me paraît plus en accord avec l'inspiration cosmopolite de la sociologie (Peter L. Berger, 1971, p. 66). Elle consiste en l'élaboration ad hoc de choix stratégiques sur la base d'exigences liées aux fonctions qui peuvent être assignées à la conceptualisation. Distinguons-en ici trois: une fonction de communication intellectuelle, une fonction de recherche empirique et une fonction d'élaboration théorique.

La fonction de communication intellectuelle est vraisemblablement la plus évidente pour chacun et surtout pour le non-sociologue. Peut être, en songeant à ce dernier, n'est-il pas inutile d'introduire ici la notion de cadre de pertinence (néerl.: relevantiekader) proposée par Van Doorn (1964, p. 99). Une problématique peut n'être que scientifiquement pertinente; elle peut être aussi socialement pertinente. Dans le premier cas, c'est uniquement au sein de la communauté scientifique que la communication doit être réalisée; dans le second cas, le contact intellectuel doit être établi avec les non-spécialistes. Ceci n'implique pas qu'il faille sacrifier quoi que ce soit de la précision terminologique, mais bien que le mode de conceptualisation doive préserver la possibilité de traduire des propositions sociologiques dans le langage d'action. Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion de signaler que le principal problème de la sociologie appliquée est un

problème de traduction: traduction des problèmes de la politique en problèmes de recherche et traduction des résultats de la recherche en préceptes d'action (Coenen, 1969, p. 324). L'exigence qui est ici au premier plan est bien entendu une exigence d'uniformité. Peut-être une distinction claire entre mots et concepts serait-elle ici d'un certain secours. Expliquons-nous: la littérature concernant la théorie du rôle social montre que - au delà du foisonnement terminologique - trois concepts centraux émergent: comportement, rôle, attente de rôle (Nauta, 1966). Certes, certains auteurs qualifient de rôles ce que d'autres qualifient d'attentes de rôles. Mais il ne devrait pas être trop difficile, dans un tel cas, de faire la part des divergences de vues réelles et des conventions linguistiques.

La fonction de recherche empirique est une fonction de classification et de sélection. Le chercheur, dans sa quête de données empiriques, récolte, classe, ordonne, sélectionne, mesure, etc. L'appareil conceptuel qu'il utilise lui fournit un fil directeur. L'application de certains concepts à une catégorie de faits, comme il l'a été suggéré plus haut à propos des "pattern variables" de Parsons, peut en outre stimuler ce que Merton appelle la composante de "serendipity" de la recherche, c'est-à-dire "la découverte par hasard ou par sagacité de résultats valides qui n'étaient pas recherchés" (1967, p. 150). L'exigence prioritaire est ici une exigence d'opérationnalité. Ceci implique que les concepts soient définis de manière à pouvoir être traduits en variables sans perte de contenu conceptuel ou, tout au moins, avec une perte minimale de contenu conceptuel. L'analyse présentée plus haut montre à suffisance que cette exigence ne saurait être étendue à tous les concepts scientifiques.

La fonction d'élaboration théorique s'oppose partiellement aux deux autres dans la mesure où il s'agit d'aller au-delà du simple constat de faits déjà connus. La conceptualisation a ici pour fonction de fournir les unités de base à des constructions intellectuelles qui sont parfois largement en avance sur tout essai de vérification empirique. Ce n'est souvent que dans la mesure où ils présentent un surplus de signification par rapport aux variables empiriques que les concepts théoriques jouent un rôle novateur dans l'activité scientifique. Il est clair cependant que ce surplus conceptuel ne favorise ni la vérification empirique directe ni le consensus terminologique, que ce soit dans le cadre de pertinence scientifique ou dans le cadre de pertinence social. L'exigence qui est ici à l'avant-plan est une exigence de signification. Les catégories définies doivent être rendues signifiantes par attribution de contenu ou par indication de relations avec le contexte. S'il

s'agit de rendre un concept opérationnel ou de s'entendre sur le sens d'un mot, une définition par énumération peut s'avérer suffisante. Une telle définition ne saurait toutefois satisfaire aux exigences de l'élaboration théorique car elle ne garantit pas que les éléments de la définition aient l'un ou l'autre attribut commun.

Si des tensions se manifestent entre les exigences - partiellement contradictoires - liées à ces trois fonctions, il est clair d'autre part qu'existe entre elles un processus d'interaction permanente. Ce processus se reflète dans ce que C. Wright Mills (1970, p. 244), après Reichenbach (1938), appelle la relation entre le contexte de découverte et le contexte de présentation. Dans le contexte de découverte, on est compris par relativement peu de gens et on a tendance à s'exprimer de manière assez subjective (autrement dit, à ne satisfaire ni aux exigences de la communication intellectuelle ni à celles de la vérification empirique). En passant du contexte de découverte au contexte de présentation, on améliore les possibilités de communication et de vérification. Du même coup, on précise sa pensée et le contexte de présentation devient un nouveau contexte de découverte, à un niveau plus élevé.

On peut certes rêver d'une situation irréelle où la sociologie disposerait d'un appareil conceptuel répondant simultanément aux exigences d'uniformité, d'opérationnalité et de signification. Mais la réalisation d'un tel rêve, outre qu'elle implique un processus d'unification théorique nullement prévisible, implique aussi l'élimination de tout concept ne pouvant être rendu opérationnel. Ceci ne paraît ni possible ni souhaitable. Si le raisonnement déductif peut être soumis à des règles strictes, il n'en va pas de même du processus inductif que l'on trouve à l'origine de tout apport théorique original. Tenir dans tous les cas l'inventivité du chercheur en bride par une méthodologie formelle conduirait inévitablement à porter le coup de grâce à l'imagination sociologique. Revenons à un exemple déjà utilisé: celui du concept de rôle. Ce concept a une importance essentielle pour définir la spécificité de l'approche sociologique. L'homme conceptualisé par les sociologues - baptisé *Homo Sociologicus* par Dahrendorf (1965) - c'est l'individu porteur de rôles sociaux et soumis à l'influence normative de la société. La valeur interprétative de ce concept est considérable. Elle apparaît très clairement par exemple dans l'analyse philosophico-sociologique de la société moderne présentée par Zijder-veld (1974). Il est frappant de constater que ce sont des acceptations non-opérationnelles du concept du rôle qui conduisent aux analyses les plus pénétrantes et les plus fécondes.

Options donc, en matière conceptuelle, pour la liberté créatrice (De Groot, 1961) et que théoriciens et empiristes suivent leur inspiration ou leurs règles, étant entendu que l'idéal reste la communicabilité la plus large. Toute autre attitude conduirait à stériliser les brasseurs d'idées dont la sociologie ne saurait se passer. De toute manière, il n'y a pas de faits bruts pour l'activité scientifique: ceux-ci ne prennent leur signification qu'à travers le prisme des éléments formels de la connaissance.

BIBLIOGRAPHIE

- Berger P.L. (1971): *Invitation to Sociology. A Humanistic Perspective.* Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, England (First published in 1963).
- Blumer H. (1974): *Symbolisch Interaktionisme; perspektief en methode.* Boom, Meppel (Traduction néerlandaise de: *Symbolic Interactionism*, 1969).
- Boesjes-Hommes R.W. (1974): *De geldige operationalisering van begrippen.* Boom, Meppel (2e éd.).
- Boudon R. (1968): *A quoi sert la notion de structure? Essai sur la signification de la notion de structure dans les sciences humaines.* Gallimard, Paris.
- Boudon R. (1969): *Les méthodes en sociologie.* Presses Universitaires de France, Coll. Q.S.J., No 1334, Paris.
- Boudon R. (1971): *La crise de la sociologie. Questions d'épistémologie sociologique.* Librairie Droz, Genève-Paris.
- Coenen J. (1969): *La sociologie au service de l'administration publique.* In: *Res Publica. Revue de l'Institut Belge de Science Politique*, 11, no 2, p. 309-326.
- Coenen J. (1970): *Loisirs et équipements socio-culturels.* Conseil de l'Europe, Strasbourg.
- Dahrendorf R. (1965): *Homo Sociologicus. Ein Versuch zur Geschichte, Bedeutung und Kritik der Kategorie der sozialen Rolle.* Westdeutscher Verlag, Köln und Opladen (5e éd.).
- Doorn J.A.A. Van (1964): *Beeld en Beteekenis van de Nederlandse Sociologie,* Bijleveld, Utrecht.
- Gouldner A.W. (1972): *The Coming Crisis of Western Sociology.* Heinemann, London (First published in 1970).
- Gouldner A.W. (1974): *Toward the New Objectivity. An Introduction to Theory and Society.* In: *Theory and Society*, 1, no 1, p. i-v.
- Groot A.D. De (1961): *Methodologie. Grondslagen van onderzoek en denken in de gedragswetenschappen.* Mouton, Den Haag.
- Janne H. (1968): *Le Système Social.* Editions de l'Institut de Sociologie, Bruxelles.

- Janne H. (1975): Connaissance scientifique et philosophie. Académie Royale de Belgique, Bruxelles.
- Kuhn Th: (1962): The Structure of Scientific Revolutions. University of Chicago Press, Chicago.
- Lévi-Strauss C. (1958): Anthropologie structurale. Plon, Paris.
- Merton R.K. (1967): On Theoretical Sociology. Five Essays, Old and New (including Part One of: Social Theory and Social Structure). Free Press, New York.
- Mills C. Wright (1970): The Sociological Imagination. Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, England (First published in 1959).
- Nauta A.P.N. (1966): Enkele opmerkingen bij het sociologisch rolbegrip. In: Sociale Wetenschappen, 9, no 2.
- Parsons T. (1951): The Social System. Free Press, New York.
- Reichenbach H. (1938): Experience and Prediction. University of Chicago Press, Chicago.
- Zetterberg H.L. (1965): On Theory and Verification in Sociology. The Bedminster Press, Totowa, N.J. (3e éd.)-
- Zijderveld A.C. (1974): The Abstract Society. A Cultural Analysis of Our Time. Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, England (First published in 1970).

Jacques Coenen-Huther
Chaussée de Wavre 54
B - 1050 Bruxelles
(Belgique)